



Perdu en  
**Afrique**

MICHEL

---

ARSENEAULT

*Stanké*

MICHEL ARSENEAULT

# Perdu en Afrique

*Stanké*

Une compagnie de Quebecor Media

À la mémoire de Michael Burns

(1940-1987)

# Du miel dans l'oreille

---

## AVANT-PROPOS

Je suis né à Montréal à une époque où les garçons devaient apprendre à se battre avant d'apprendre à patiner. Pour les plus petits, la glace était même un vrai coupe-gorge : une simple poussée provoquait la chute. Peu porté sur la bagarre, j'ai longtemps boudé la patinoire. Jusqu'au jour où, à seize ans, enfin assez grand pour ne plus me faire bousculer, assez vieux aussi pour accepter qu'on rie de moi, je décidai de me lancer. Le grand échelas que j'étais titubait et tombait comme un girafon. Un petit patineur, un enfant médusé de voir qu'une si grande personne, un Québécois quand même, pouvait être aussi maladroite, commença à dansoter autour de moi. « Mais tu viens d'où ? finit-il par lâcher, incrédule. De l'Afrique ? »

Si j'avais été doté de prescience, j'aurais dû répondre : « Non, mais j'y vais ! » Car, de 1984 à 2009, j'allais visiter vingt-six des cinquante-quatre pays de l'Afrique, un continent que j'allais sillonner du Caire au Cap, de Dakar à Djibouti, comme disaient jadis les Britanniques et les Français en parlant de leurs empires respectifs. J'y poserais un regard de journaliste étranger, moins spécialiste que généraliste, plus Monsieur Candide que Monsieur Sait-Tout. Je persiste à croire que la candeur, si elle est synonyme d'ouverture d'esprit et non pas de paresse intellectuelle, permet d'interroger et de faire un bon bout de chemin vers la compréhension. Elle porte aussi le beau nom de modestie.

Je dois beaucoup à une Africaine croisée un jour par hasard qui, apprenant que j'avais visité autant de pays,

s'exclama: « Quelle chance! » Ce jour-là, je compris que je tenais peut-être finalement un livre. C'est un peu grâce à elle, donc, que je l'ai écrit, mais ce n'est pas *pour* elle. Car cet ouvrage n'est pas destiné aux Africains, qui n'y apprendraient peut-être pas grand-chose, mais à des étrangers qui connaissent l'Afrique encore moins que moi.

Journaliste « à la pige », j'ai rédigé la plupart de ces reportages pour des journaux et magazines québécois, plus rarement français et suisses. Je les ai ici étoffés, le recul m'ayant permis de comprendre certaines choses, et j'ai ajouté des textes inédits. Je dois d'emblée remercier l'Unicef, le Fonds des Nations unies pour l'enfance, de m'avoir ouvert beaucoup de portes. Je dois aussi remercier Jean-Luc Martineau, Alexandra Brangeon, Billie O'Kadameri, Dominique Corti, Mamoudou Gazibo et Glynnis Crook.

Ces récits de voyage prennent souvent la forme de portraits, car il est souvent question de rencontres, de personnes qui m'ont marqué. La rencontre du Dr Lucille Teasdale en 1992, notamment, a été déterminante. Lorsque je suis allé retrouver cette chirurgienne québécoise en Ouganda, je ne savais pas que je commencerais à m'intéresser plus sérieusement au continent africain. Ce territoire lointain avait été jusque-là, à mes yeux, un royaume imaginaire où régnaient des dieux cruels appelés Dictature, Guerre et Épidémie. Il devenait soudain un pays réel. Avec son odeur de bois brûlé et ses lampes à l'huile, ses élégantes – vêtues de robes qui auraient pu, à Montréal, servir de tenues de soirée –, ses chiens endormis en plein soleil et ses marabouts guettant, tels des vautours, le moindre détrit. Un pays réel avec, surtout, des passants qui traversaient les rues de Kampala, la capitale, pour me saluer et me décocher des sourires qui disaient le soulagement de pouvoir enfin souhaiter la bienvenue à un étranger après tant d'années de guerre. Le journaliste qui prenait alors la peine de tendre l'oreille entendait des alléluias.

Ce livre évoquera pourtant plus souvent des cris de détresse que d'allégresse. L'Afrique n'a pas souvent de bonnes raisons de se réjouir, une réalité que je n'ai pas voulu passer sous silence. Je n'ai pas besoin de préciser que je me tiendrai à l'écart de toute flagornerie. Pour faire taire le flatteur, les Ougandais disent : « Cesse de me verser du miel dans l'oreille ! » Je n'ai voulu verser de miel dans le canal auditif de personne. Je n'ai pas voulu non plus y verser ma bile. J'ai fait l'effort de rester lucide, sans oublier de chercher à voir l'individu dans la foule, la lueur dans l'obscurité.

# Roue de secours

---

## PROLOGUE

Quand les premières huttes, des maisons carrées en terre argileuse, firent leur apparition, je compris que Kampala, la capitale de l'Ouganda, était loin derrière. Elle n'était qu'à quelques kilomètres, bien sûr, mais j'avais franchi le mur – ou devrais-je dire le gouffre – qui sépare la ville de la campagne. La saison des pluies venait de se terminer, et la savane, encore toute verdoyante, prenait ses aises. Un jacaranda par-ci, un flamboyant par-là ponctuaient la ligne d'horizon comme des points d'exclamation. Les hameaux, de plus en plus distants les uns des autres, se faisaient de plus en plus modestes.

Mes camarades et moi avons aperçu quelques carcasses de véhicules blindés sur le bas-côté. Leurs ossatures rouillées et calcinées traînaient là, trônaient là, comme des monuments aux morts. Il était évident que cette route n'avait pas été le théâtre d'affrontements armés depuis des années. L'armée ougandaise faisait encore la guerre à l'Armée de résistance du Seigneur, dans le nord, mais ces rebelles s'aventuraient rarement jusqu'ici. Seule la désolation, le sentiment d'être seuls sous ce soleil impérieux, pouvait nous inspirer l'inquiétude. Il y avait quelques heures déjà que nous n'avions croisé ni véhicule ni marcheur. Nous zigzaguions donc tout doucement entre les trous et les termitières, la route – il y avait tellement de nids de poule que je devrais plutôt parler de piste – ne permettant jamais de dépasser les cinquante kilomètres heure.

Notre Land Rover, louée à Kampala, était chargée comme une mule ne le serait jamais. Le capot et le toit,

couverts de caisses et de valises, supportaient la charge sans rouspéter, ce qui n'était pas notre cas, à nous, qui avions des bagages *sur* et *sous* les genoux. Sur la banquette avant avaient pris place le chauffeur, un accompagnateur (que nous avait imposé le ministère de l'Information) et moi, le reporter. Derrière, il y avait un réalisateur, un caméraman et un ingénieur de son. Tout le monde, heureusement, était de bonne humeur, sauf ce dernier, un peu bougon après un exténuant vol Toronto-Londres-Nairobi-Kampala.

En quelques heures, nous serions à destination, la ville de Gulu, à trois cents kilomètres au nord de la capitale. Nous devions y tourner un reportage sur l'hôpital fondé par le Dr Teasdale et son mari, le Dr Piero Corti, un pédiatre italien. Ils nous avaient conseillé d'arriver à destination avant dix-huit heures. Car c'est à la nuit tombée, nous avaient-ils prévenus, que rôdent les rebelles de l'Armée de résistance du Seigneur. Aucun couvre-feu n'était en vigueur, mais les militaires qui patrouillaient cette route n'avaient pas très envie d'y croiser de véhicules. Cela tombait bien : nous n'avions pas très envie de croiser des militaires. Ils auraient pu être tentés de faire main basse sur notre équipement. La valeur de la seule caméra aurait permis de nourrir un régiment pendant des mois.

Et soudain *floc, foc, foc...* Pas d'erreur. C'était une crevasse. Ma première réaction fut un quasi-soulagement. J'aurais enfin l'occasion de me dégourdir les jambes. Malheureusement, il fallait vider le véhicule pour dégager la roue de secours, coincée dans un compartiment du coffre arrière, plein à craquer. Nous n'avions pas sitôt terminé de le vider que quelques enfants firent leur apparition. Leurs regards amusés me portaient à croire qu'ils nous trouvaient rigolos, pour ne pas dire risibles. Ces gamins avaient sûrement vu toutes sortes de véhicules sur cette route peu fréquentée, et ils étaient moins étonnés par notre présence que nous par la leur. Ma surprise était

celle de Saint-Exupéry croisant, en plein désert, un célèbre enquiquineur. Mais d'où venaient donc ces petits princes-là ?

Le dernier village que nous avons croisé était à des kilomètres, et je ne voyais rien à l'horizon. Il devait pourtant y avoir des habitations, puisque nous avons été vite repérés. De toute évidence, ces garçonnets et ces fillettes, fils et filles de paysans, travaillaient dans les champs environnants. Ils profitaient de notre panne pour faire une pause. À leurs yeux, nous devions être de drôles de zèbres. Surtout lorsqu'ils s'aperçurent que nous nous démenions pour dégager une roue de secours... crevée ! Nous avons un véhicule tout-terrain, un matériel télé dernier cri, des bagages à ne plus savoir qu'en faire, un conducteur, un accompagnateur envoyé exprès par le gouvernement, et nous étions tout bonnement, tout bêtement, bloqués. Nous ne savions pas où nous étions, ni comment nous repartirions et, surtout, nous ignorions si nous allions trouver un lit avant la tombée de la nuit. Ça, n'importe quel enfant pouvait le comprendre : nous étions perdus.

>>>

En Afrique, j'ai souvent eu le sentiment de me fourvoyer. J'ai eu la chance de visiter de nombreux pays, mais j'ai souvent eu le sentiment de ne pas comprendre grand-chose à ce continent, tout compte fait. À la fin des années 1970, à l'époque où j'étudiais la science politique à l'Université de Montréal, je croyais en savoir long sur l'Afrique, et tout particulièrement sur les causes de sa pauvreté. Cela tenait, m'avait-on appris, à ce que les économistes appelaient « la détérioration des termes de l'échange » : l'Afrique vend des matières premières, dont les prix ne cessent de baisser, alors qu'elle achète des produits manufacturés de plus en plus chers. Résultat :

de nombreux pays sont plus pauvres aujourd'hui qu'à l'époque des indépendances, qui se sont échelonnées de 1922 (pour l'Égypte) à 1980 (pour le Zimbabwe). Pourtant, le cours de certaines matières premières, à commencer par le pétrole, que de nombreux pays africains produisent, a parfois grimpé de façon vertigineuse. Pourquoi les habitants d'un pays comme la Guinée-Équatoriale, qui bénéficie d'une manne pétrolière inouïe depuis les années 1990, sont-ils alors si démunis ? La détérioration des termes de l'échange n'explique pas tout. Les causes du sous-développement sont multiples et complexes, et je laisserai à d'autres le soin de les analyser. Je ne suis plus étudiant, et je me contenterai, en tant que reporter, de raconter comment les Africains « font avec ».

>>>

Je pourrais dire que, d'une certaine façon, mon premier contact avec l'Afrique a eu lieu l'été de mes dix-huit ans, en 1976. Je n'ai pas eu besoin, moi qui habitais Montréal, d'aller très loin. Un ami m'a tout simplement demandé de l'accompagner à Atlantic City, au New Jersey. Son beau-frère, un Américain prénommé Nolan, le mari de sa sœur aînée, lui avait proposé de lui prêter son appartement, non loin de la plage. Cette station balnéaire, populaire auprès des personnes âgées, était sur le déclin depuis belle lurette, mais j'étais étudiant, sans le sou et donc ravi d'accepter l'invitation. Mon compagnon de route venait d'acheter une Volkswagen, une Coccinelle bleue. En une dizaine d'heures, nous serions au New Jersey : mon premier séjour à l'étranger.

Je logerais donc, moi qui suis blanc, chez Nolan, qui ne l'est pas. J'étais un peu craintif, un sentiment que j'ai confié à mon journal de voyage. Son quartier, peuplé majoritairement de Noirs, ressemblait aux quartiers populaires de Montréal : de petits « blocs appartements »

bordés de modestes pelouses. Mais des détails m'ont tout de suite frappé : on pouvait voir par endroits les points d'impact de balles. Je n'en avais jamais vu à Montréal. Un soir, des amis de Nolan sont passés pour dire qu'un de leurs proches venait de se faire poignarder, apparemment sans raison. Pas très rassurant. Mais des inconnus nous saluaient dans la rue et l'accueil était partout chaleureux.

Le soir, nous allions écouter du blues au Club Harlem et au Wondergarden Night Club. Comment oublier B. B. King, ce bluesman déjà célèbre à l'époque ? Un soir, Kalyma, un groupe d'un genre que je ne connaissais pas, monta sur scène. Ses membres, bien qu'américains, s'habillaient à la mode africaine, portant des vêtements aux couleurs vives où l'orange prédominait. C'est bien plus tard que j'ai appris qu'il s'agissait de tissus ashanti, qu'on porte encore aujourd'hui au Ghana, du moins pour les grandes occasions. Pour ces jeunes gens, qu'on n'appelait pas encore des Afro-Américains, le lien entre les deux continents était bien réel. Je mettrais, moi, beaucoup plus de temps à le comprendre.

Le jour, nous allions à la plage. Nous y croisons des Américaines, des Blanches de notre âge. Elles nous disaient souvent que la ville avait déperî depuis que les Noirs s'y étaient installés. C'était un discours que mon ami et moi n'étions pas prêts à entendre. Nous finissions par leur avouer que nous habitons un quartier noir, que tout se passait bien. Nous ne manquions pas d'ajouter que nous avions même oublié, un soir, de fermer la fenêtre de la Volkswagen et qu'aucune de nos cassettes n'avait été volée. Elles disaient qu'elles n'y mettraient jamais les pieds, surtout pas au Club Harlem, parce qu'il y avait, encore là, trop de Noirs. Il est vrai que, quand nous y étions passés, nous étions les seuls Blancs. Cela n'avait pourtant posé aucune espèce de problème. Inutile de dire que nous n'avions aucune chance avec les filles.

Un soir que je traînais à l'appartement, je trouvai, dans une pile de magazines, une lettre datée de 1948. Elle consistait en un texte autobiographique que Nolan avait dû rédiger pour appuyer sa demande d'admission dans une université du Tennessee. Il y racontait comment il avait voulu laisser l'école à douze ans, mais que sa mère l'en avait dissuadé. Ayant décroché son diplôme de *high school* et ayant combattu pendant la Seconde Guerre mondiale, il demandait à être autorisé à faire des études commerciales. Il insistait surtout sur l'importance pour un *Negro* de s'instruire. Cette lettre me renversa. Ce plaidoyer en faveur de l'éducation me semblait bouleversant, même si l'exercice avait quelque chose d'humiliant : des Blancs qui souhaitaient poursuivre leurs études n'avaient pas à se justifier ainsi. J'avais, en même temps, très honte d'avoir lu une lettre qui ne m'était pas adressée.

Les Afro-Américains ne sont pas des Africains, bien sûr. Mais ce séjour à Atlantic City m'a ouvert, ou du moins entrouvert les yeux sur le monde noir. Je n'ai pas eu de révélation, je ne me suis pas juré d'aller un jour en Afrique, et je n'ai rien appris sur les liens réels qui unissent les États-Unis et l'Afrique. J'étais loin de soupçonner, par exemple, que les Noirs américains ont longtemps conservé dans leur parler des *milliers* de mots d'origine africaine, principalement de la langue mandingue parlée en Afrique de l'Ouest. Des spécialistes ont même pu retrouver le village de Sierra Leone d'où était originaire une chanson que des Afro-Américains avaient, de génération en génération, d'abord chantée, puis chantonnée et enfin ânonnée, après en avoir oublié les paroles. Les liens entre les deux continents étaient donc tangibles, ce que ce séjour à Atlantic City ne m'avait pas permis d'appréhender. Mais il m'avait appris autre chose qui était peut-être plus fondamental encore. J'étais parti de chez moi un peu craintif, mais mes craintes s'étaient vite évaporées. De quoi avais-je eu peur ? De la différence ? Je ne le sais

plus très bien. Surtout, j'ai compris que faire face à ses appréhensions ou à ses préjugés est la meilleure façon de les surmonter et, avec un peu de chance, d'en rire.

>>>

Ces histoires de race embrouillent trop souvent les étrangers qui s'intéressent à l'Afrique, comme si la première caractéristique du continent tenait à la couleur de ses habitants, du moins ceux qui vivent au sud du Sahara. Pourtant, l'idée que l'espèce humaine est divisée en races, c'est-à-dire en groupes dont les caractéristiques physiques et même psychiques sont héréditaires, est relativement récente, puisqu'elle n'apparaît qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Auparavant, le mot « race » désignait la race humaine dans son ensemble. Les voyageurs européens ne pensaient pas non plus à la génétique lorsqu'ils cherchaient à expliquer pourquoi les « Nègres », comme ils disaient alors, étaient différents d'eux. Ils croyaient même que des Blancs qui s'installeraient sous ces latitudes finiraient, tôt ou tard, par ressembler aux Africains.

À la Bibliothèque Mazarine, à Paris, je suis déjà tombé sur un récit de voyage publié à Amsterdam, en 1733 : le *Voyage du chevalier Des Marchais en Guinée, isles voisines et à Cayenne*. La traversée dudit chevalier n'avait rien de philanthropique, puisqu'il s'agissait de transporter des hommes, femmes et enfants réduits à l'esclavage. L'auteur, le père Jean-Baptiste Labat, même s'il fait une description peu flatteuse des Africains, avance uniquement des explications qui tiennent à leur environnement : « On attribue avec raison ces nez écachés et ces grosses lèvres (monstrueuses) aux coups que les petites créatures se donnent contre le dos de leur mère pendant qu'ils sont attachés derrière elle. » Malgré le jugement de valeur (les lèvres « monstrueuses »), le texte suppose donc que rien de fondamental ne distingue

les Africains des Européens. L'auteur ajoute même une précision intéressante : les Portugais qui sillonnaient eux aussi la côte de Guinée, explique-t-il, « ne [faisaient] pas de difficultés de s'allier avec les Nègres ». De ces relations naissaient des « Portugais de trois couleurs », c'est-à-dire blancs, noirs et mulâtres. On pouvait donc être portugais et noir ? Voilà une idée qui nous semble d'actualité, même si elle fut combattue, au XIX<sup>e</sup> siècle, par une pseudoscience qui chercha à prouver l'existence des races et leur inégalité, et qui déboucha, au siècle suivant, sur la barbarie.

>>>

Ce que j'ai vu en Afrique, si je devais schématiser, ce sont des pauvres qui essaient de joindre les deux bouts. Ils se débrouillent seuls, sans pouvoir compter sur l'État, trop faible ou trop corrompu. Ils vivent souvent loin des villes. Ces cultivateurs ou éleveurs sont guidés par des croyances anciennes, tantôt avisées, tantôt néfastes. Leurs stratégies de survie sont parfois mal inspirées : demander à des enfants de travailler pour subvenir aux besoins de la famille n'est pas une solution. La place des petits, en Afrique comme ailleurs, est à l'école. Mais, dans les campagnes, où habite encore la majorité de la population, beaucoup de parents lui font peu confiance, d'autant plus que l'école, théoriquement gratuite, coûte cher.

J'ai rencontré des penseurs africains qui soutiennent que la pauvreté, la dictature et la corruption ont détruit ce que l'Afrique avait de plus précieux, c'est-à-dire ses valeurs. « La logique de survie enferme les gens dans un certain nombre d'antivaleurs ; ils se croient tout permis parce qu'il faut survivre », m'a dit l'abbé Appolinaire Malumalu, président de la Commission électorale indépendante de la République démocratique du Congo, à Kinshasa. « La pauvreté transforme les vices en vertus »,

m'a expliqué Emmanuel Gaima, un professeur de science politique à Freetown, capitale de la Sierra Leone. « On a fait du vol, de la corruption, de l'enrichissement illicite, de la peur et de la lâcheté des valeurs "officielles", m'a soutenu l'écrivain marocain Abdelhak Serhane, rencontré à Rabat. Pour réussir dans la vie, il faut être sans dignité, corrompu et corrupteur, voleur et trafiquant. On a fait de la société marocaine une société avec des valeurs contraires à la morale. »

Mais j'ai aussi rencontré des Africains qui, malgré des difficultés de tout ordre, s'inspiraient, au contraire, des valeurs les plus nobles. À commencer par l'hospitalité. J'ai souvent bénéficié, en tant qu'étranger, d'un accueil remarquable. On m'a rarement fait des cadeaux – on m'a toutefois déjà offert quelques poules et pintades –, mais on a toujours pris le temps de m'écouter, de me parler, de me raconter. Je ne suis pas persuadé que les Africains bénéficient, dans mon pays, d'un accueil aussi empressé.

On a essayé de m'expliquer beaucoup de choses, mais j'ai souvent eu du mal à comprendre. Les rapports humains m'ont semblé plus complexes que chez moi. En Afrique, la vie n'est pas une discipline individuelle mais un sport d'équipe. Pour beaucoup de gens, la balance penche en faveur du collectif (qu'il s'agisse de l'appartenance ethnique, de la religion ou de la caste). En Zambie, par exemple, j'ai entendu un fonctionnaire rappeler à un subalterne que la tribu de ce dernier avait jadis été réduite à l'esclavage par la sienne. C'était fait avec humour, mais ce rappel historique tenait du rappel à l'ordre : le descendant du maître jouissait encore d'une position sociale enviable. (Un Québécois se vanterait-il aujourd'hui, même sur le ton de la plaisanterie, d'avoir eu pour ancêtre un propriétaire d'esclaves noirs ou amérindiens ?) De même, au Mali, j'ai vu une personne empêchée de prendre place à la table d'un collègue de travail parce qu'elle était membre de la caste des griots, des musiciens,

chanteurs et conteurs traditionnels. Même si je l'avais spontanément invitée à se joindre à nous, elle était restée à l'écart. L'appartenance au groupe primait sur ses qualités en tant qu'individu. Il était difficile d'imaginer, dans mon propre pays, où le « je » pèse plus que le « nous », une situation semblable.

Je voudrais prendre un exemple plus simple encore pour expliquer la difficulté pour un étranger de saisir la réalité africaine : la faim. Pour moi qui ai toujours eu à manger, elle est difficile à comprendre vraiment. Même si je choisisais de me priver, je sais que je pourrais toujours m'alimenter. Je ne puis donc qu'imaginer la faim. Mais cela ne veut pas dire que je ne peux pas faire l'effort de le faire. Ne pas savoir est une chose ; ne pas vouloir savoir en est une autre. Ce refus, en tant que journaliste et humain, m'a toujours semblé un peu détestable.

Pour l'amateur d'exotisme, le continent africain recèle de nombreux mystères, bien sûr. Pourquoi l'enfant soldat doit-il marcher sur un œuf pour se « purifier » avant de retourner dans son village (dans le nord de l'Ouganda) ? Pourquoi les mères font-elles subir à leurs filles les mutilations génitales dont elles ont elles-mêmes souffert (dans de nombreux pays, musulmans et non musulmans) ? Pourquoi la naissance de jumeaux est-elle considérée comme une bénédiction (dans le sud du Bénin) ? En quoi est-elle un malheur (au nord) ? Pourquoi autant d'enfants sont-ils accusés de sorcellerie (en République démocratique du Congo) ? Mais je m'en voudrais de ne pas insister sur ce qui est, pour moi, la plus grande énigme. Il s'agit d'un phénomène fort peu exotique, que j'ai pu constater, comme tous les étrangers qui mettent les pieds en Afrique pour la première fois : pourquoi tant de gens – et tout particulièrement les femmes – travaillent-ils si fort ? On s'habitue si vite à voir des femmes et des enfants qui ploient sous leur charge qu'après quelques jours on ne les remarque même plus. Ils travaillent sans relâche pour

quelques pièces, malgré une chaleur qui les affecte aussi peu que le froid incommode les Inuits.

Ils triment dur et ont toujours trimé dur. Des mots comme « tradition » viennent à l'esprit. Mais les coutumes dites « ancestrales » ont bon dos. Tantôt, on les invoque pour justifier l'injustifiable : au Nigeria, par exemple, il arrive que des enfants soient victimes de crimes rituels destinés à récupérer leurs organes ou leur peau. Tantôt, les chefs « traditionnels » jouent, au contraire, un rôle de premier plan lorsqu'il s'agit d'amener les populations à accepter des changements. C'est le cas au Niger, où ils sont sur la ligne de front dans la lutte contre le mariage des filles à un très jeune âge.

Évidemment, les Africains travaillent comme ils le font parce qu'ils n'en ont pas le choix. Ce sont, pour utiliser un mot un peu galvaudé, des survivants. Ce livre est donc constitué de récits de voyages, de reportages, de rencontres, de lettres qui parlent de survie, c'est-à-dire de la vie de beaucoup de gens. L'Afrique a connu plusieurs conflits armés au cours des dernières années, et il sera beaucoup question de l'un des plus sanglants d'entre eux, la guerre en République démocratique du Congo, le géant de l'Afrique centrale, qui aurait fait plus de quatre millions de morts.

Au fil de ces pages apparaîtront donc des Africains qui m'ont tenu la main, au sens propre comme au sens figuré. Ils m'ont aidé à trouver mon chemin, à essayer de comprendre. J'ai pris le parti de donner la parole à des personnes dont les grands médias parlent peu, ni chez elles ni chez moi. Peu de personnages connus ou de « grands noms » sont cités, mais il sera souvent question de garçons et de filles car, pour comprendre comment vit et meurt l'Afrique, il faut savoir comment vivent et meurent ses enfants.

>>>

Sur la route de Gulu, nous fûmes vite entourés de gamins dont les parents finirent par émerger des champs environnants. Une heure après notre crevaisson, nous avions provoqué un véritable attroupement. De toute évidence, les gens discutaient dans leur langue des solutions possibles. Nous ne pouvions en être certains puisqu'ils ne parlaient ni le français ni l'anglais. Le groupe désigna un jeune homme à la carrure athlétique. Il fut décidé – on nous consulta vaguement – qu'il prendrait la roue de secours pour l'amener à la station-service la plus proche. Elle était, nous fit-on comprendre par des gestes, par là... Le jeune homme s'empara de la roue et la fit rouler sur la chaussée, comme un garçonnet s'amusant avec une roue de bicyclette. Il partit au pas de course dans cette plaine avant de disparaître à l'horizon. Que nous avons supplié du regard. Comme si, à force de le fixer, nous ferions apparaître notre sauveteur. Deux heures plus tard, un des paysans restés pour nous tenir compagnie nous indiqua un point noir à l'horizon. C'était bien lui, notre bienfaiteur, qui fut acclamé à l'arrivée. Il nous rendit la roue, parfaitement bien réparée, et nous repartîmes.